

EN QUESTION
sens & engagement

démocratie
écologie
interculturalité
spiritualité

crédit : Didier Weermaels - Unsplash

Taxer qui, taxer quoi ?

/ **Hommage**

Thierry Linard
de Guertechin

/ **International**

L'Ukraine porte une
histoire traumatique

/ **Chronique philo**

L'indifférence est un
produit industriel

La revue *En Question* vise à offrir un espace de réflexion et de recul afin de donner sens à nos actions. Les réflexions qui y sont diffusées ont pour objectif de soutenir et d'encourager l'action pour la justice sociale. La revue est éditée par le Centre Avec, centre d'analyse sociale fondé par les jésuites, dont les différentes activités poursuivent ce même objectif.

Rédacteur en chef

Simon-Pierre
de Montpellier

Coordinateurs du dossier

Guy Cossée de Maulde
Frédéric Rottier

Comité de rédaction

Claire Brandeleer
Guy Cossée de Maulde
Frédéric Rottier

Comité éditorial

Guy Cossée de Maulde
Jean-Yves Grenet
Enzo Pezzini
François Tempels
Luc Uytendbroek

Vincent Vancoppenolle

Gestion des abonnements

Vera Tikhomirova

Mise en page & création graphique

Virginie Anne Delaleu

Editeur responsable

Frédéric Rottier
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles

Nous contacter

Centre Avec asbl
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles
Tél: +32(0)2.738.08.28
info@centreavec.be
www.centreavec.be

Aucune illustration ne
peut être utilisée sans
l'accord des auteurs.

N° ISSN

2030-7764

Impression

Snel Grafics (Herstal,
Belgique).



“

Il n'y a pas d'autre alternative pour un développement respectueux des personnes et des sociétés qu'une inversion radicale de notre manière d'agir et de penser politiquement. La question du développement doit être insérée dans une question plus fondamentale, celle de la crise de civilisation, des paradigmes de nos sociétés. [...] Il est bon de rappeler et de garder en mémoire que les civilisations meurent mais que les populations demeurent.

THIERRY LINARD DE GUERTECHIN,

jésuite belge, ancien directeur de l'Institut Brésilien de Développement (IBRADES) et du Centre culturel de Brasília (CBB), membre du Centre Avec, décédé le 30 janvier 2022. Nous tenons à lui rendre ici un vibrant hommage.

sommaire

5 édito

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

6 hommage

Thierry Linard de Guertechin :
une vie donnée et engagée
GUY COSSÉE DE MAULDE

12 international

Laetitia Spetschinsky :
« L'Ukraine porte une histoire traumatique »
SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

20 chronique philo

L'indifférence est un produit industriel
JEAN-BAPTISTE GHINS

62 épinglés

66

humeur

Le partenariat,
moteur de changement durable ?
MIREILLE ROUSSEAU-NÉLIS

24

dossier

TAXER QUI, TAXER QUOI ?

26

L'impôt en Belgique : combien, comment, pourquoi ?
CHRISTIAN VALENDUC

36

Edoardo Traversa : les limites de la fiscalité
SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER et FRÉDÉRIC ROTTIER

42

Une facture d'électricité bien complexe
FRÉDÉRIC ROTTIER

44

De l'urgence d'un tax shift vert : où en sommes-nous ?
FRÉDÉRIC ROTTIER

50

Avec les crises : les enjeux mondiaux de la fiscalité
FRANÇOIS GOBBE

54

Philippe Van Parijs :
Au-delà de l'impôt
FRÉDÉRIC ROTTIER

58

en bref

60

engageons-nous

édito

POUR UN NOUVEAU PACTE SOCIAL

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER, *rédacteur en chef*.

En juin 2021, nous nous demandions : la démocratie pourrait-elle disparaître ? (*En Question*, n° 137). Cette question continue de nous interpeller. Au fil des années, nous voyons la confiance envers les piliers de notre démocratie (politiques, institutions, médias...) s'effriter. Face au covid, à l'inflation galopante, aux inégalités et aux bouleversements écologiques, notre système politique semble au bord du gouffre.

Comment renouer la confiance ? Il n'y a sans doute pas de réponses simples à cette question complexe, la confiance étant un sentiment aussi subtil que précieux. Jean-Jacques Rousseau, philosophe des Lumières, a cependant apporté une contribution majeure pour penser la confiance politique. Dans son ouvrage *Du contrat social ou Principes du droit politique* (1762), il a imaginé un contrat (ou pacte) social selon lequel les individus consentent à restreindre leur liberté individuelle et leurs privilèges pour instituer un corps social et politique au service de l'intérêt général.

Alors que l'humanité continue de détruire sa maison commune (la Terre), que l'économie semble à bout de souffle, que les inégalités se creusent et que l'endettement public mondial grimpe, n'est-il pas urgent de repenser ensemble ce que signifie « faire société » ? En Belgique, où la fiscalité est lourde, complexe et dépassée, une réforme fiscale large et profonde pourrait former la base d'un nouveau pacte social.

Rétablir la confiance devrait dès lors être la mission première d'une réforme de la fiscalité au service du bien commun. Pour cela, celle-ci doit reposer sur trois critères essentiels et interreliés : la simplification et la lisibilité, la transition écologique et la justice sociale.

Nous avons la chance de connaître en Belgique une société civile foisonnante. Les corps intermédiaires (partis politiques, syndicats, organisations patronales, associations et mouvements) sont nombreux et la concertation sociale est institutionnalisée. Notre pays est connu pour son sens du compromis. En outre, de nouvelles initiatives de démocratie participative émergent, permettant de réunir citoyens, élus et corps intermédiaires pour délibérer. Profitons de ce terreau fertile pour renouer un pacte social qui s'appuie sur une fiscalité socialement juste et écologique ! 🍌

chronique philo

L'INDIFFÉRENCE EST UN PRODUIT INDUSTRIEL

JEAN-BAPTISTE GHINS, diplômé en philosophie contemporaine, doctorant en philosophie de la technologie et en philosophie de l'art à l'Université catholique de Louvain.

DANS le film *Faust* (1926) de F.W. Murnau, Méphisto, prince des ténèbres, veut convaincre le héros éponyme de lui céder son âme en échange d'un pouvoir absolu sur le monde. Sa ruse : offrir 24 heures de puissance au vieil alchimiste pour lui faire miroiter tout ce dont son impotence le frustre, et le contraindre ainsi à se damner volontairement pour l'éternité. Alors qu'après avoir recouvré sa jeunesse et enlevé une duchesse parmesane grâce à son sulfureux compagnon, Faust est sur le point de posséder la noble italienne, Méphisto lui indique que le jour d'essai est écoulé : il va redevenir vieux, et commun. Ivre de désir, le malheureux accepte de se placer sous la tutelle du démon

pourvu qu'il puisse consommer ses noces barbares... L'histoire, emblématique de l'impérissable thématique du pacte avec le diable, est connue. A-t-on néanmoins suffisamment mesuré ce que les stratégies de Méphisto pouvaient révéler de la logique de notre propre kobold : la machine ?

UNE ÉTHIQUE DE LA MODÉRATION

Quel est le point commun entre le diable tel que le dépeint Murnau et nos robots, qu'il s'agisse de smartphones, d'avions ou de Thermomix ? Répondons : *la puissance*. L'infrastructure industrielle est une formidable pourvoyeuse de biens et services disponibles instantanément. En parcourant

le site de Jean-Marc Jancovici, ingénieur, nous apprenons qu'un français moyen disposait, en 2012 et en matière de kWh, de 400 esclaves fictifs, concrètement remplacés par une armada d'appareils gourmands en énergie. Dès lors, si Méphisto rejoint la machine en tant que serviteur tout-puissant de notre espèce, en quoi le destin de sa victime nous renseigne-t-il sur notre condition contemporaine ?

Commençons par interroger Faust. À son échelle, le pouvoir qu'il convoite sert un seul but : la *jouissance*. Méphisto lui apparaît comme un moyen de combler ses appétits, et l'impétueux allemand sombre rapidement dans une avalanche de caprices, pour se retrouver finalement lassé par l'existence. Le sort de celui qui était pourtant un talentueux érudit nous instruit donc : au bout d'une volupté si facilement conquise, point de bonheur, mais l'*ennui*. Si chaque satisfaction est pourvue sans effort, si l'envie n'a pas le temps de mûrir qu'elle est déjà satisfaite, toute expérience, si fastueuse soit-elle, devient rapidement médiocre. Car dans le patient modelage du *désir* s'amoncelle également une foule de phénomènes qui donnent toute son épaisseur au plaisir : la recherche, l'espérance, la rencontre... On n'apprend pas cela à qui s'est un jour privé de son confort pour aller s'égayer sur des sentiers terreux. Et Faust, cette fois-ci sous la plume de Goethe, de constater : « Ainsi, je passe avec transport du désir à la jouissance, et, dans la jouissance, je regrette le désir ». Selon cette lecture, le conseil émanant de la fable serait celui déjà énoncé par Ben Sira le Sage dans l'Ancien Testament : « Si tu as été forcé de trop manger, lève-toi, quitte la table et fais une pause » (Si 31, 21).

Appliquée à la technique, cette éthique de la modération nous enjoindrait à être

prudent dans notre usage des machines, au nom d'une certaine qualité du désir, qui ne saurait se déployer que dans la durée. Avons-nous néanmoins résolu le problème existentiel posé par notre condition machinique ? Rien n'est moins sûr. Au fond, nous restons ici sur le simple plan de la jouissance personnelle. Ce que nous, êtres gavés, souhaitons désormais, c'est désirer. Fatigués d'être dorlotés par l'automatisation du monde, nous sommes empreints d'un *désir de désir*, et, avertis par la légende, nous nous efforçons de créer un espace temporel entre nos souhaits et nos satisfactions. Pourtant, signe du maintien de notre servitude, nous ne renvoyons pas notre malin serviteur. Si nous réussissons à complexifier la nature de nos envies – quête d'incarnation, de romantisme, d'intensité –, nous nous tournons toujours vers lui pour quémander. Dans le film de Murnau, Faust tombe amoureux de Gretchen, magnifique jeune fille qui s'avère difficile à séduire. Bien : l'espace difficile du désir réapparaît chez notre héros. Mais qui lui soufflera d'offrir à la bien-aimée tel bijou, ou de la retrouver dans tel parc ? Qui parera l'éphèbe de beaux habits et distraira la tutrice de l'amante ? Méphisto, toujours. Ainsi l'individu moderne soucieux de vivre authentiquement voudra renoncer à la technique, et, pour ce faire, recourra... à la technique. Il voudra voyager pour quitter son ordinateur, et se retrouvera calé dans une cabine d'avion. Il aura soif de contemplation intellectuelle, et commandera ses livres sur Amazon. Il refusera d'être rivé sur son smartphone, et y installera l'application *Stay focused* pour limiter son temps d'écran. Solution technique, toujours. Alors se réalise la prophétie de Jacques Ellul, écologiste : « l'exaltation du désir ne peut que nous faire avancer dans la voie technicienne ».

NOTRE IDENTITÉ FAUSTIENNE

Bien qu'on puisse discourir sur notre désir à partir des pérégrinations du convoiteux savant – ne sommes-nous pas très *faustiens* lorsque nous acceptons sans hésitation de livrer nos données à Facebook et consorts afin de jouir gratuitement des outils connectés ? –, il semblerait que vouloir sauver notre bonheur en délayant nos contentements ne nous affranchisse nullement de nos magiciens mécaniques. Plaçons-nous dès lors, non plus à hauteur de l'être humain, mais face au démon. Que veut Méphisto ? Étendre son influence. À chaque fois que Faust le convoque, il en profite pour accomplir quantité d'ignominies : assassinats, mensonges, manipulations. Dans sa scénographie, Murnau donne d'ailleurs une place d'honneur à ce qui se trame à *l'insu* du héros, et c'est en définitive la ruse du diable, plus que la folie de l'homme, qui interpelle. Or qu'est-ce qui rend possible cette expansion de l'emprise de Méphisto ? *L'indifférence* de Faust. L'œuvre ultime du diable, ce n'est pas la jouissance de son prétendu maître, c'est sa démission morale, c'est son *oubli* des conséquences induites par son insatiable avidité. Car Faust, aussitôt déchargé de son âme, ne considérera plus les sordides actions de son compagnon : son seul questionnement sera toujours, et unilatéralement, tourné vers lui-même.

En quoi cette seconde lecture du mythe éclaire-t-elle notre rapport à la technique ? De deux façons. D'abord, à l'instar de Méphisto, *les machines ne servent pas ce pourquoi nous les utilisons, mais bien leurs fins propres*. Ceci est particulièrement vrai à l'heure du numérique. Dans son livre *Le capitalisme de surveillance*, Shoshana Zuboff, philosophe, démontre en effet

que l'industrie visait traditionnellement la satisfaction du client. « La production de masse débute avec la perception d'un besoin public », déclarait Henry Ford, si bien qu'il existait, jusqu'il y a peu, un contrat social entre producteurs et consommateurs, structuré autour de l'offre et de la demande, au sens où *l'utilité d'un objet affichée par le marchand était équivalente à son utilité réelle*. Avec Google, nous sommes désormais en présence d'un outil qui, bien qu'il se déclare plateforme de recherche et de communication, ambitionne avant tout de *collecter nos données comportementales* dans le but de vendre des espaces publicitaires à ses véritables clients, les entreprises. À ce sujet, Mark Hunyadi, théoricien du numérique, conclut que, à travers notre usage des technologies, nous faisons face à « un immense dispositif instrumental qui sert les fins du système tout en les masquant sous le voile libidinal des satisfactions individuelles ». La pernicieuse ruse du diable, n'est-ce pas de nous faire croire qu'il sert notre plaisir, quand son seul intérêt est sa propre prééminence ?

Ensuite, et plus fondamentalement encore, *les machines colonisent la terre en la ravageant, et nous ne nous en soucions guère alors même que nous sommes causes de leur extension*. Ainsi que Faust à Méphisto, nous avons confié à la technique les tâches pénibles au profit de notre épanouissement. Il en résulte une forme de perte existentielle, comme si la sphère technique de notre être nous était devenue étrangère. L'œil fixé sur nos loisirs, ou plus largement sur nos soucis individuels, nous sommes arrivés au stade où nous ne sommes même plus capables de percevoir les désastres écologiques et humains découlant de notre usage écerelé des machines. À propos de Claude Earthely, pilote d'avion qui donna

le feu vert météo au largage de la première bombe atomique sur Hiroshima, le philosophe Günther Anders écrit cette phrase terrible : « lorsqu'il accomplit son acte, (...) il ne savait simplement rien, il était l'incarnation de l'ignorance (...) ; non seulement *ce qu'il faisait* n'était pas son affaire mais, dans une certaine mesure, le fait même *de faire* quoi que ce soit ». Voici donc, sans doute, notre véritable identité *faustienne* : ce que nous *faisons*, c'est-à-dire l'empreinte que nous laissons sur le monde, nous est devenu *absolument étranger*. Héberté par la puissance des instruments qui prétendent nous servir, nous sommes devenus incapables de nous représenter les effets de leur déploiement, et, au lieu d'exiger de Méphisto qu'il nous révèle ses intentions, nous nous en remettons à notre incapacité à concevoir l'étendue du désastre pour organiser insouciamment nos petits itinéraires singuliers. Alors, pendant que Gretchen, dont il a tué le frère et la mère, regarde mourir de froid l'enfant qu'elle tenait de lui, Faust, en haut d'une montagne, médite sur son ennui...

ENTENDRE À NOUVEAU, POUR AGIR ENFIN

Karl Marx soutenait que le premier pas vers la liberté consiste à prendre conscience de la nature de nos chaînes. Or celles-ci sont d'une curieuse facture : elles ne nous astreignent pas directement, elles obscurcissent une part de notre monde. Nos Méphistos électroniques nous servent diligemment, au prix de notre indifférence, et c'est chacun dans son coin, inquiets de ne pas nous amuser tant que ça, que nous laissons des creuseurs sous-payés trouser le sol de la RDC en quête du cobalt qui stabilisera nos batteries... Ainsi le totalitarisme machinique que d'aucuns annoncent ne sera pas une guerre totale médiée par des

automates, ce ne sera pas la « guerre de tous contre tous » (Thomas Hobbes), mais bien *l'indifférence de chacun à l'égard du reste*, c'est-à-dire à l'égard de nos déchets, ou de *ce que nous ne considérons pas, mais vient de nous*. Jean Baudrillard, sociologue, avait raison : « quand le *reste* atteint les dimensions de la société entière, on a une socialisation parfaite. Tout le monde est parfaitement exclu et pris en charge, parfaitement désintégré et socialisé ». Autrement dit : chacun est lesté d'un Méphisto qui le « prend en charge » tout en lui dissimulant tout du réel agonisant.

Qu'est-ce qui nous sauvera de ce destin funeste ? Ce qui sauva Faust : la capacité à se représenter celles et ceux qui subissent les effets de notre indigence. Son humanité refait en effet surface au dernier moment : lorsqu'il entend soudainement la détresse de Gretchen, dont il a ruiné l'existence, et se précipite à son secours. Sans doute est-ce un revirement de la sorte dont nous devrions faire preuve. Posons-nous la question : eu égard à la technique, quelle est notre faute ? Nous l'avons laissé faire. Nous l'avons laissé bétonner les territoires, saturer les airs de pollution et exploiter le prolétariat. Là est notre péché moderne. Citons encore Günther Anders : « si qualifier l'homme de *pécheur* (...) revêt un sens quelconque, alors cet état de pécheur ne peut aujourd'hui résider que dans l'indifférence qui est la sienne vis-à-vis des effets indirects de son agir, que dans ce non-savoir bienvenu à ses yeux ». Afin de réparer cette faute, notre pénitence doit donc être de l'ordre de l'*attention* à ces effets. Alors, cessant de nous laisser berner par le ton doucereux des machines qui sapent notre conscience morale, nous pourrions enfin entendre, à l'invite du théologien Leonardo Boff, « le *cri* des pauvres pour la vie, la liberté et la beauté (...) et le *cri de la Terre* qui gémit sous l'oppression ». ■